



## Bernardo Carvalho

# “ Et là, je pose la question la plus imbécile de toute ma vie à Lynch ”

Couvrir le festival en tant que journaliste réclame de l'endurance. Il faut aussi savoir mettre un mouchoir sur sa fierté.

**D'abord journaliste (notamment correspondant en France), le Brésilien Bernardo Carvalho est devenu écrivain à partir de 1993. Sont entre autres parus en français, chez Métailié, ses romans *Mongolia* (2004) et *Reproduction* (2015).**

J'ai couvert deux fois le Festival de Cannes, pour le même journal brésilien : la première fois en 1987, pour remplacer un journaliste qui, à la dernière minute, n'avait pas pu partir ; la deuxième fois, en 1990, comme correspondant. Le fait d'être correspondant ne changea pas grand-chose à la précarité matérielle que j'avais connue trois ans auparavant. En 1990, j'étais logé dans une chambre sans salle de bains, sous un escalier au rez-de-chaussée d'un immeuble, à l'autre bout de la Croisette. Et je me réjouissais de n'avoir pas, comme la fois précédente, échoué dans un hôtel pourri hors de la ville, à partager ma chambre avec un autre journaliste brésilien, capable de tout pour saboter mon travail.

En 1990, je partais me coucher en fin de nuit – après avoir assisté à quatre films par jour et avoir envoyé au moins un article sur chacun – et me levais quelques heures après, le temps de prendre une douche dans la salle de bains commune de l'immeuble, pour m'enfiler la Croisette en courant et arriver au palais des Festivals pour la première séance de presse de la compétition officielle, à 8 heures du matin. Le meilleur de tout cela, c'étaient les interviews, car elles donnaient un vernis d'exclusivité à ma couverture, mais c'était un enfer de les obtenir, d'autant plus pour le journaliste latino-américain inconnu que j'étais. Je tirais partout et je finissais parfois par atteindre une cible. Je courais les à-côtés. Et ne refusais rien de ce qu'on me proposait. C'est ainsi que je réussis en 1987 à parler avec Lars Von Trier, qui était venu présenter son film *Epidemic* sélectionné dans *Un certain regard*, et que personne ne



ALEXIS DUCLOS/GAMMA

cherchait encore à rencontrer. Trier était alors relativement peu connu à Cannes. Sa carrière de provocateur allait se déclencher quatre ans plus tard, au cours de son discours de remerciements pour le prix du jury ex-æquo attribué à *Europa*, quand, furieux de ne pas quitter le festival avec la palme d'or, il avait traité le président du jury, Roman Polanski, de « nain ».

Les deux fois, la course aux interviews commençait dès que je posais le pied à Cannes, au petit matin, après une nuit difficile dans le train de Paris. J'envoyais des demandes tous azimuts et j'attendais les réponses dans mon casier de la salle de presse. En général on m'ignorait. Mais, de temps en temps, je réussissais à dénicher une pépite. C'est ce que je crus, lorsque je reçus la réponse à ma demande d'interview avec David Lynch, alors que je ne l'espérais plus, quelques heures avant l'annonce de la palme d'or. Tout le monde pensait que Lynch la remporterait pour *Sailor et Lula*. Et cette interview quelques heures avant l'annonce du prix n'était rien de moins qu'un trésor – même si ce n'en était qu'une miette, car il ne s'agissait pas d'une interview exclusive. C'était ce que les attachés de presse ont l'habitude d'appeler, par euphémisme, un « junket » (qui est beaucoup plus proche du « junk ») : vingt journalistes du monde entier se battant pour poser un maximum de questions en une demi-heure montre en main.

Dans ma jeunesse je voulais être cinéaste. Je rêvais de faire un cinéma radical, révolutionnaire. Je ne tardai pas

Isabella Rossellini et David Lynch au Festival de Cannes en 1990, pour *Sailor et Lula*.

**“ Cette interview quelques heures avant l'annonce du prix n'était rien de moins qu'un trésor. ”**



à comprendre que ce n'était pas pour moi. Je devrais me contenter d'être un cinéophile radical, de ceux qui, imbus de la virulence des fondamentalistes, sont toujours prêts à attaquer le cinéma commercialement compromis, mais qui, par ailleurs, tremblent comme une vierge devant l'homme aimé, en rencontrant leur réalisateur préféré. Pendant quelques années, je pris ce rôle au sérieux.

J'aimais David Lynch, mais pas au point de trembler en le rencontrant. Il y avait des gens bien plus fans que moi dans cette chambre d'hôtel où se déroulait l'interview collective. Notamment un jeune mec américain qui connaissait par cœur tous les épisodes de *Twin Peaks* et avec qui j'avais sympathisé (en réalité, un peu plus que sympathisé) dans les couloirs du festival, entre deux séances. Il me sourit en me voyant parmi les journalistes sélectionnés pour la rencontre. C'était l'occasion pour nous de vraiment faire connaissance. Il fallait juste que je ne le laisse pas découvrir que je n'avais jamais vu le moindre épisode de *Twin Peaks*.

Les journalistes s'entassaient dans les coins et sur les chaises de la chambre de l'hôtel, lorsque David Lynch arriva. J'étais assis par terre, du côté opposé à celui où se trouvait le fan américain. Le jeune mec posa des questions plus que brillantes non seulement sur *Sailor et Lula* et *Twin Peaks*, mais sur les connexions qu'il y avait entre le film et la série que je ne pouvais, pour des raisons évidentes, même pas imaginer. L'excitation et l'intelligence du fan américain me paralysèrent. Les autres journalistes contre-attaquèrent, et je me ressaisissais juste, quand l'attachée de presse annonça qu'il ne restait plus de temps que pour une question. Je n'en avais posé aucune. Il se fit un silence lourd, comme si aucun de nous n'eût osé se lancer dans un tel défi et une telle responsabilité devant les autres. Personne ne voulait risquer de détruire sa dernière chance. Et là, dans un des actes les plus intempestifs, les plus suicidaires et les plus imbéciles de toute ma vie, peut-être le plus imbécile, je m'avançai et posai la dernière question, celle que personne n'osait poser, la question la plus imbécile de toute ma vie et dont encore aujourd'hui je ressens la honte et le regret, au point de n'en avoir jamais parlé à personne. Je demandai, comme qui se jette du vingtième étage d'un immeuble, si

David Lynch pensait qu'il allait avoir la palme d'or. Je demandai et je fermai les yeux. Une question qui, en plus d'être stupide, ne pouvait pas avoir de réponse. Et avant même d'entendre le murmure collectif de risée, je me demandai dans quel trou disparaître.

La palme d'or fut attribuée à David Lynch, et je ne revis plus jamais le jeune mec américain. ●

Traduit du portugais (Brésil) par Danielle Schramm